

# LE JARDIN DES ENFANTS

OU LÉGENDES POUR LES ENFANTS

PAR

le Revd. P. HATTLER S. J.

Un beau et fort volume in 8°..... Prix franco \$1.75

## LE PRINTEMPS.

Vers la fin du mois de mars, le soleil commence à s'élever plus haut au-dessus de l'horizon. C'est ainsi que les jours deviennent plus longs, et les nuits plus courtes. Il répand sur la nature une douce chaleur, et ses rayons ramènent le printemps dans les bois et dans les champs, dans les montagnes comme dans les vallées.

L'hirondelle la repassé à mer, et nous arrive avec son vol léger et gracieux ; la cigogne bâtit son nid sur les toits de nos maisons. Les buissons retentissent du chant matinal de la mésange, et d'innombrables papillons voltigent dans nos prairies.

Les arbres se revêtent de leur premier feuillage, devancé même, chez quelques-uns, par une abondance de fleurs blanches ou roses, auxquelles les premiers rayons du soleil donnent un charme si doux, et un parfum d'une saveur incomparable.

Le clair ruisseau a laissé son manteau de glace, pour reprendre sa course joyeuse et vagabonde à travers les prairies ; il rafraîchit l'herbe et les fleurs qui s'étalent sur ses bords, et se mirent dans ses eaux pures et limpides.

Les habitations humaines retrouvent l'animation et la vie, qu'elles semblaient avoir perdues à jamais ; et l'on voit les enfants prendre leurs joyeux ébats devant leurs portes ouvertes. Les moutons, les chèvres, les agneaux errent dans les prairies, dont ils semblent fouler avec bonheur la jeune et fraîche verdure ; tandis que le labourer suit la charrue, ou sème le grain dans les sillons, et se réjouit à la pensée de l'abondante moisson que l'autonne lui réserve.

Toute cette fraîche végétation, cette vie nouvelle du printemps, nous est donnée par le soleil. Il paraît à l'horizon dans un ciel sans nuages ; et chaque jour, on peut constater le progrès de cette résurrection qui se fait autour de l'homme. C'est l'époque que Dieu a choisie pour la belle fête de Pâques.

En ce jour, Jésus-Christ notre Seigneur, après avoir enduré les angoisses terribles de la mort, est sorti triomphant du tombeau : Il a changé ses peines en allégresse ; les ténèbres de la mort ont été remplacées par l'aurore d'une vie nouvelle ; une victoire magnifique a succédé au combat, et la couronne royale aux opprobres de la croix.

Tout ce qui a été fait pour l'humanité de Jésus-Christ, Dieu l'a fait aussi pour ceux qui croient en Lui. Il a envoyé l'Esprit-Saint, cet Esprit de lumière, de chaleur, de vérité, d'amour et de vie, qui a inondé les fidèles de ses dons au jour de la Pentecôte ; et, à dater de ce moment, une vie nouvelle et heureuse a commencé pour les hommes. Après les siècles sombres et froids du paganisme, l'amour de la lumière et de la vérité s'est levé sur le monde, et l'a éclairé de ses ardeurs.

Les fausses divinités furent abandonnées ; on déserta les temples et les autels où tant de sang humain avait coulé ; on les détruisit pour les transformer en églises vouées au vrai Dieu, et la lumière, qui est la vérité apportée par le Christ, réchauffa tous les cœurs que l'égoïsme païen avait glacés.

Dès lors, on vit le riche partager joyeusement ses biens avec le pauvre ; on vit les parents respecter leurs enfants comme un don de Dieu, et les élever avec amour, sans reculer devant les sacrifices les plus pénibles. Et quand Dieu punissait le monde par un châtement universel, les chrétiens se montraient si empressés à secourir les victimes, et à adoucir leurs douleurs, que les païens, témoins de cette charité, s'écriaient : " Voyez comme ils s'aiment ! " Ce qui s'est vu à l'origine du christianisme se retrouve aujourd'hui encore dans tous les pays où la religion chrétienne est librement pratiquée.

Dans bien des contrées où règnent encore le paganisme ou d'autres fausses religions, en Afrique, par exemple, on conduit encore beaucoup d'enfants aux marchés, pour être vendus absolument comme du bétail.

Il y a quelques années, un prêtre italien, ému de pitié, et poussé par la charité chrétienne, prit à cœur le malheur de ces enfants, et il se décida à faire pour eux tout ce qui serait en son pouvoir. Que fit-il ? Il alla quêter de maison en

maison ; et muni d'abondantes aumônes, il partit, avec l'intention de racheter ces pauvres enfants exposés sur les marchés d'Afrique. Ne sachant plus que faire, là-bas, de ces malheureux petits êtres abandonnés, il les emmena en Europe, pour les faire élever dans des familles chrétiennes, ou dans des maisons religieuses, pour en faire de bons chrétiens, des gens heureux et contents. J'ai ouï dire, qu'à lui seul, il a délivré du plus horrible esclavage et d'une mort certaine, près d'un millier d'enfants.

Cet homme s'appelait Nicolas Olivieri. Partout où il passait avec ses pauvres petites négresses, les catholiques les recevaient avec une grande charité. Mais laissons la parole à ce bon prêtre : " S'il me fallait rapporter ici les témoignages de tendresse et de charité qui furent donnés à ces pauvres petites négresses, cela m'entraînerait trop loin ; qu'il me suffise de dire que, partout où nous passions, aussitôt que l'on apercevait nos petites compagnes, on nous assistait de tout cœur. L'un nous donnait du pain, l'autre des fruits, d'autres des vêtements, des robes, des tabliers et divers objets que l'on jetait avec de l'argent dans la voiture.

" Mais c'était surtout dans les hôtels d'Innsbruck que nous étions traités en enfants gâtés. On nous y logeait toujours pour rien ; et, quand nous partions, ces bonnes gens nous disaient : " Allez en paix, et priez pour nous. " A Botzen, à Innsbruck, à Feldkirch, et dans bien d'autres villes, nous fûmes obligés de retarder notre départ de plusieurs jours, pour satisfaire la curiosité de ces excellentes gens, qui accouraient de toutes parts pour voir les négresses. La foule devint si considérable, qu'on dut faire garder les portes, pour prévenir tout désordre.

" Et personne n'entraîna les mains vides dans la salle où ces enfants étaient réunis. Chacun présentait sa petite offrande avec tant de générosité, que dans cette capitale, qui n'est ni grande, ni riche, nous reçûmes mille petites pièces de cuivre et d'argent, sans parler des billets de banque, et d'une chaîne d'or qu'une dame détacha de son cou pour en orner celui d'une petite négresse. Qu'y avait-il de plus beau et de plus édifiant à voir que ces petites négresses, exprimant par des gestes leur joie et leur reconnaissance. Leur extérieur si modeste, si affable leur gagnait les cœurs ; et tous sollicitaient en bénissant Dieu d'avoir, dans sa grande miséricorde, arraché ces petits êtres à la barbarie, pour en faire de bons chrétiens.

C'est ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ, par l'entremise d'un seul homme, a donné une vie nouvelle à toute cette jeunesse. Après l'hiver est venu, pour l'âme comme pour le corps de ces pauvres enfants, le printemps, avec sa joyeuse fête de Pâques.

Le 5 mai, je te raconterai, mon enfant, l'histoire détaillée d'une de ces petites négresses ; et si tu trouves là, comme dans bien d'autres passages de ces légendes, des enfants à qui leur piété a assuré des jours heureux et bénis, songe bien que cette vie si douce et si belle de l'enfant, que ce printemps qui s'éveille dans son cœur, est l'œuvre de la charité féconde de Jésus-Christ. Par ses souffrances et par sa mort, il a détruit le péché, qui est la source de tous les maux. Or, un cœur d'où le péché sort, par une bonne confession, est semblable à une contrée d'où l'hiver fuit, pour faire place au printemps. La joie et la paix renaissent dans le cœur de cet enfant, de bonnes pensées traversent son âme, comme les oiseaux qui chantent tout en fendant les airs ; et les bonnes résolutions y fleurissent, comme les violettes de mars, au soleil, sur le versant d'une fraîche colline. L'enfant qui commet le péché, au contraire, est triste, inquiet, maussade, d'humeur inégale et sombre, peu disposé au travail et à la prière, à charge aux autres et à lui-même. Veux-tu avoir le cœur toujours content, et devenir un enfant gai et heureux ? éloigne le péché de ton âme ; ou, si tu as encore le malheur de commettre une faute, demandes-en pardon à Dieu, hâte-toi de t'en accuser avec sincérité et contrition, et tu verras reparaitre les beaux jours de ces jours comme il y en a tant dans la vie des enfants dont tu vas lire l'histoire, car ce que dit le proverbe est bien vrai :

" Rien de plus doux que le souvenir du bien qu'on a fait. Une bonne action est un doux oratoire. "

## CÉLÈBRES

# CONVERSIONS CONTEMPORAINES

PAR

Le R. P. HUGUET

Un volume in-12..... Prix franco 75 cts.

M. LOUIS VEUILLOT.

Dans son ouvrage *Rome et Lorette*, M. Louis Veuillet a écrit son histoire et le récit de sa conversion avec une éloquence émue qui rappelle les meilleurs livres de ce genre.

*Ouvrier de la dixième heure*, comme il se nomme, il s'est proposé, avant tout, de faire du bien à ses frères, en leur racontant les miséricordes de Dieu sur son âme.

" La vie du chrétien, dit-il, doit n'être qu'un effort de conversion sur lui-même et sur les autres ; en se convertissant, il prêche ; en prêchant, il se convertit. C'est la pensée que nous ayons tous, et que j'exprime. Puis-je en profiter dans la pratique, et ceux qui me liront m'accorder à cette fin le secours de leurs prières ! "

C'est dans ce livre que nous avons puisé nos renseignements sur la première partie de la vie et sur la conversion de ce grand défenseur de l'Église à notre époque.

Nous le laissons souvent parler lui-même, quelquefois nous nous contenterons de l'analyser. Nous ferons aussi des emprunts à ses autres écrits, afin d'éclairer et de compléter certains passages.

### § I. — Touchants détails sur les parents de M. L. Veuillet.

M. L. Veuillet ne craint pas, malgré les sarcasmes des libres-penseurs, de raconter son humble origine et la position précaire de ses parents. Nous plaignons ceux qui n'ont pas assez de cœur pour sentir tout ce qu'il y a de touchant dans ces lignes.

" Il y avait autrefois, non pas un roi et une reine, mais un ouvrier tonnelier, qui ne possédait au monde que ses outils, et qui, les portant sur son dos, l'hiver à travers la boue, l'été sous l'ardeur du soleil, s'en allait à pied de ville en ville, de campagne en campagne, fabriquant et réparant : tonneaux, brocs et cuiviers ; s'arrêtant partout où il y avait de l'ouvrage, repartant aussitôt qu'il n'y en avait plus ; heureux s'il emportait de quoi vivre jusqu'au terme de sa course nouvelle, mais sûr de laisser derrière lui bonne renommée, et de trouver, lorsqu'il reviendrait, bon accueil. Il se nommait François. Il était né dans la Bourgogne ; il ne savait pas lire ; il ne connaissait que son métier, qu'il avait appris par des efforts prodigieux d'intelligence et de courage ; étant le septième ou le huitième orphelin d'un cultivateur, obligé depuis sa tendre enfance de gagner sa vie au jour le jour, plus souvent appelé à donner aux siens qu'à en recevoir, n'ayant eu pour l'instruire que sa persévérante assiduité. D'ailleurs, garçon de force et de mine pacifique d'esprit, ferme de cœur ; en querelle seulement avec la mauvaise fortune, à laquelle il tenait tête sans sourcilier, plus prompt à user de ses robustes mains pour le travail que pour le combat, sachant toujours faire à l'aumône, sur le prix de ses sueurs, la part qu'il ne songeait point à faire au plaisir ; son plaisir était la paix de son âme innocente et la joie de ses vingt-cinq ans, qui jetaient un brave défi à toutes les rigueurs du travail et de la pauvreté. Un jour, traversant une bourgade du Gâtinais, il vit, à la fenêtre encadrée de chèvrefeuille d'une humble maison, une belle et robuste jeune fille qui travaillait en chantant et ralentit sa marche, tourna la tête, et ne poussa pas sa route plus loin. La fille était vertueuse autant qu'agréable ; elle aimait le travail ; l'honneur brillait sur son front parmi les fleurs de la santé et de la jeunesse, un sens droit et ferme réglait ses discours ; les fortunes étaient égales ; les cœurs allaient de pair ; le mariage se fit. Riche désormais d'une bonne et fidèle compagne, le pauvre ouvrier nomade fixa sa tente aux lieux où la Providence avait permis qu'il trouvât ce trésor, persuadé que là aussi se trouverait le pain, jadis errant, de chaque jour. Un enfant naquit. Des ambitions jusqu'alors inconnues entrèrent avec lui dans la pauvre demeure ; mais le plus arrêté de tous les grands projets formés autour de son berceau fut de lui apprendre à lire, — afin, sans doute, que quand l'âge serait venu, pour lui aussi, d'aller chercher son pain par le monde, le père et la mère, informés des vicissitudes de sa destinée, ne le perdissent pas tout à fait.

" Si je suis le premier de mon nom et du nom de ma mère qui ait su lire, ou tout au moins qui ait su un peu d'orthographe, c'est probablement après Dieu, à ce craintif instinct de l'amour paternel et de la pauvreté que je le dois.

" Mon père et ma mère se conduisaient d'après les règles d'une probité rigide ; ils élevaient à la sueur de leurs fronts quatre enfants, car après les deux garçons étaient venues deux filles ; ils travaillaient sans cesse ; pas de fête, pas de repos, pas de nuit, en quelque façon, pour eux ; ils ne cessaient de travailler que quand l'excès des fatigues et des privations amenait une maladie ; ils nourrissaient de leur sang et de leurs jours cette nombreuse famille qui avait toujours faim ; ils venaient, avec une générosité sublime, au secours de leurs parents, encore plus misérables qu'eux. Hélas ! ils remplissaient de la religion

tous les devoirs, moins ceux qui consolent et qui font espérer. En nous épargnant tout ce qu'ils pouvaient nous sauver de leurs souffrances, ils ne savaient que nous dire : " Habituez-vous à la peine, vous en aurez ! " Et pas un mot de Dieu. Je le dis à la honte de mon temps, non à la leur : ils ne connaissaient pas Dieu. Enfants tous doux à l'époque où l'on massacrait les prêtres, ils n'en avaient point trouvé dans leurs villages pour les élever, et tout ce qu'en vieillissant ils avaient entendu dire aux plus habiles qu'eux, de l'Église et des ministres de la religion, leur en inspirait l'horreur. Seulement, ma mère, par un reste des traditions de sa mère, voulait que j'allasse le dimanche à la messe, où elle venait aux grandes fêtes, et m'avait appris quelques brèves de l'Écriture, que je récitais au pied de mon lit.

### § II. — Souvenirs d'enfance et première communion.

" Partageant le sort des enfants du pauvre dans ce qu'il a de plus mauvais, je n'eus point le bonheur d'aller à l'école des Frères. Ma mère nourrissait contre ces bons religieux les préventions que l'on répand dans le peuple, aveuglé et traîné jusqu'à ne plus comprendre la charité. D'ailleurs, le conseil municipal du lieu que nous habitons avait, dans l'ignorance de sa tyrannie subalterne, pris des mesures pour que les Frères n'y vissent pas faire concurrence à l'école mutuelle, qu'il protégeait. Je fus donc privé dans cette infâme école mutuelle, il fallait tous les mois deux journées de travail de mon pauvre père, je n'y pense que la sueur au front, mon père en est mort à la peine ; il fallait deux journées de ce travail pour payer les leçons de corruption que je recevais de mes camarades, et d'un maître qui était vire les trois quarts du temps.

" Cet état du conseil municipal, n'ayant pas assez, pour sa soif, de sa classe et de son monopole, tenait encore à l'abandon de la lecture, et nous faisait porter aux dames et aux parents de l'endroit les romans de Paul de Kock, de Lamoth-laugon, de tous les auteurs enfin qui pouvaient plaire à des conseillers municipaux de la bauliette, en 1824, après qu'il avait fait l'éloge de ces productions charnelles, c'était son mot par des circulaires par nous écrites sous sa dictée. On pense si nous nous privions de lire ces beaux ouvrages en les copiant ainsi. Je n'y manquais pas pour ma part, et il est tel de ces lectures maudites dont mon âme portera toujours les odieuses plaies. Cependant l'école était religieuse ; nous avions régulièrement congé aux moindres fêtes, jours où non moins régulièrement notre vénérable instituteur se couchait mort-vivant ; et l'on nous faisait le catéchisme ! C'est, souvenir abominable ! à la suite de cet enseignement que je fis ma première communion. Que le crime en retombe sur d'autres têtes ! je n'ai pas à le porter tout entier. Ils sont heureux ceux qui marchent dans la vie sous la protection des souvenirs et des grâces de ce bon jour ! On m'enleva ce bonheur. Poussé à la table sainte par des mains ignorantes ou tout à fait impies, je m'en approchai sans savoir à quel redoutable et saint banquet je prenais part ; j'en revins avec mes souffrances, je n'y retournai plus. Partout-moi, mon Dieu, et pardonnez-moi ! Je ne confesse que pour la gloire de vos miséricordes un crime dont vous avez déjà oublié l'existence, et tant-ils que je tremble devant l'immensité des bienfaits que j'ai reçus avec si peu de mérite, vos enfants les plus chers s'élèveront avec moi du miracle de cette efférence, qui, malgré tout l'oubli, m'a voulu rappeler plus tard à la participation de vos saints mystères profanes. — Fin.

### § III. — Choix d'un tat ; crises de la jeunesse

Ma première communion faite, j'eus à gagner ma vie. À la maison, Pappetit allait croissant, en même temps que décroissaient, usés par un rude travail, les forces de mon père. Ma plus jeune sœur marchait seule ; son premier pas, rendant ma surveillance moins nécessaire, avait, par le fait, supprimé le seul emploi qui me fût possible de remplir au profit de la famille. Je n'étais plus qu'un consommateur inutile ; il fallait songer à me donner un état.

" Le soir, au coin de l'âtre où fumait un avortin, l'on tenait conseil ; et, comme le petit Poucet, j'écoutais en feignant de dormir. " Que ferons-nous de lui ? disait mon père. — Eh ! mon Dieu, reprenait sa femme, un malheureux ! et elle essayait une larme. — Il serait bon horloger, continuait le digne homme. — L'apprentissage, reprenait-elle, coûte cher. — Ébéniste ? — C'est trop long. — Maçon ? — C'est trop pénible. — Cordonnier ? — C'est trop sale ! "

" Puis les rôles changeaient. — Ma mère faisait les propositions, mon père objectait. " Plaignez-le chez notre tailleur, disait un frère ; c'est un ami, il en aura soin, et nous prendra pas grand'chose. Bah ! s'écriait mon père ; tailleur ! un métier de femme et d'estropié ! — Eh bien ! mettons-le chez un épicière. — Un état de bête ! D'ailleurs il ne pourra jamais acheter un fonds. " Au milieu de ces incertitudes, une maladie de mon père vint tout précipiter. Il fallait absolument vivre. Des ans passèrent, et, me cher-

LE

# CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

Charles Barthelemy

Un volume in-12..... Prix franco 75 cts.